

CHIEN BLANC  
ET BALANÇOIRE



MO YAN

CHIEN BLANC  
ET BALANÇOIRE

nouvelles

TRADUIT DU CHINOIS  
PAR CHANTAL CHEN-ANDRO

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

Ce livre est édité par Anne Sastourné

Musique du peuple

Titre original: *Minjian yinyue* 民间音乐

Première publication: revue *Lianchi* 莲池, Chine, 1983.

© Mo Yan 莫言 1983

Chien blanc et balançoire

Titre original: *Bai gou qiujianjia* 白狗秋千架

Première publication: revue *Zhongguo zuojia* 中国作家, Chine, 1985.

© Mo Yan 莫言 1985

Trois chevaux

Titre original: *San pi ma* 三匹马

Première publication: revue *Benliu* 奔流, Chine, 1985.

© Mo Yan 莫言 1985

Graine de brigand

Titre original: *Ye zhong* 野种

Première publication: sous le titre *Fuqin zai minfulian li* 父亲在民夫连,  
revue *Huacheng* 花城, Chine, 1990.

© Mo Yan 莫言 1990

Oreiller en bois de jujubier et moto

Titre original: *Zaomu dengzi motuoche* 枣木凳子摩托车

Première publication: revue *Zhong shan* 钟山, Chine, 2000.

© Mo Yan 莫言 2000

La femme de Commandant

Titre original: *Siling de nüren* 司令的女人

Première publication: revue *Shouhuo* 收获, Chine, 2000.

© Mo Yan 莫言 2000

Grande Bouche

Titre original: *Da zui* 大嘴

Première publication: revue *Shouhuo* 收获, Chine, 2004.

© Mo Yan 莫言 2004

ISBN 978-2-02-114402-4

© Éditions du Seuil, février 2018, pour la traduction française

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

# Sommaire

*Chien blanc et balançoire*

9

*Musique du peuple*

45

*Trois chevaux*

79

*Grande Bouche*

115

*Oreiller en bois de jujubier et moto*

137

*La femme de Commandant*

161

*Graine de brigand*

249



## Chien blanc et balançoire

Au canton nord-est de Gaomi, il y a toujours eu des chiens blancs de tempérament docile, cependant les générations ont passé, il est devenu difficile de garder la race pure, si bien qu'à présent, dans tous les foyers, on ne trouve plus que des bâtards. Si d'aventure on en rencontre un, il aura toujours en quelque partie du corps des poils de couleur, preuve de son hybridation. Mais pour peu que l'étendue de ce marquage reste dans une faible proportion par rapport à l'ensemble et, de plus, qu'il soit situé dans un endroit peu voyant, les gens, par habitude, continuent de parler de « chien blanc », sans pousser davantage l'investigation ou chercher la petite bête.

Quand l'un de ces chiens, au pelage tout blanc, avec juste les pattes de devant noires, l'air abattu, s'est avancé depuis le pont de pierre délabré enjambant la rivière de notre village, j'étais sur les marches sous la pile du pont à m'asperger le visage d'eau claire. Nous étions à la fin du septième mois lunaire, le canton qui se trouve sur des basses terres était pris dans une chaleur suffocante ;

quand je suis descendu du bus qui relie le chef-lieu de district au bourg, mes vêtements étaient déjà trempés de sueur, j'avais le cou et le visage couverts d'une poussière toute jaune. Après m'être rafraîchi, j'eus très envie de me déshabiller pour sauter nu comme un ver dans la rivière, c'est alors que je vis au loin quelqu'un s'avancer dans le chemin de terre brunâtre qui, entre les champs, menait au pont. J'abandonnai cette idée, me mis debout, pris un mouchoir dans le paquet que m'avait offert ma fiancée et m'essuyai le cou et le visage. Il était plus de midi, le soleil commençait tout juste à décliner, un vent de sud-est modéré soufflait par à-coups, sa fraîcheur était agréable. Il agitait doucement les pointes des tiges de sorgho, les faisait bruire, redressant les poils d'un chien blanc, lequel grossissait à vue d'œil au fur et à mesure qu'il avançait, agitant sa queue. Quand la bête fut plus près, je remarquai ses deux pattes noires.

Elle s'arrêta près du pont, se retourna pour regarder le chemin de terre, puis releva le museau et me fixa, les yeux troubles. Ce regard vague et morne, plein de sous-entendus sibyllins, éveilla au plus profond de moi des sensations confuses.

Lorsque je suis parti poursuivre mes études, mes parents, quant à eux, avaient déménagé pour habiter avec mon frère aîné dans une autre province ; n'ayant plus de famille au village, je n'y étais plus revenu, dix ans avaient passé comme l'éclair. Dix ans, c'est une période courte et longue à la fois. Avant les vacances d'été, mon père était venu me voir à l'institut où j'enseignais, il m'avait donné des



nouvelles du pays et cela avait éveillé en moi une sourde nostalgie. Il attendait que je rentre au village voir un peu de quoi il retournait, je lui avais répondu que j'avais trop à faire et ne pouvais me libérer. Il avait manifesté son désaccord par des mouvements de tête. Après son départ, je m'étais senti un peu troublé et avais fini par prendre la décision de larguer les amarres et de rentrer.

Le chien blanc tourna de nouveau la tête vers le chemin de terre brunâtre, puis il dirigea une fois de plus ses yeux vers moi. Son regard était toujours aussi trouble. Comme je regardais ses pattes noires, sur le point de me rappeler avec étonnement quelque chose, il rentra sa langue écarlate et lança deux abois à mon intention. Après quoi il s'accroupit sur la pile en pierre en tête du pont, leva une de ses pattes de derrière et pissa par habitude. Ceci fait, contre toute attente il descendit par où j'étais passé, se déplaçant lentement, avant de s'arrêter près de moi, la queue entre les pattes. Il allongea la langue et lapa l'eau à plusieurs reprises.

Il semblait attendre quelqu'un, avec l'air oisif de celui qui ne boit pas pour étancher sa soif. L'eau reflétait cette expression d'indifférence qui marquait sa face. Les poissons au fond de la rivière ne cessaient de passer sur son reflet. Pas plus que le chien ils n'avaient peur de moi. L'odeur fétide qui montait d'eux, tout comme celle du chien, s'imposait très nettement et me vint à l'esprit la méchante idée de l'envoyer d'un coup de pied dans l'eau pour y attraper les poissons. Puis je me dis que je devais montrer un peu de charité envers la gent canine, c'est alors que le chien

entortilla sa queue, releva le museau, me lança un regard impassible et remonta à pas lents vers le pont. Je le vis, les poils du col hérissés, courir, tout agité, vers le chemin par lequel il était venu. De chaque côté s'étalaient de grandes étendues de sorgho aux épis d'un vert glauque, le ciel bleu semblait tout petit, où flottaient des nuages d'un blanc pur, il recouvrait pourtant la suite ininterrompue des champs. Je grimpai sur la route, attrapai mon sac de voyage, pressé de traverser, il y avait encore six kilomètres à parcourir pour atteindre le village, je n'avais prévenu personne, le mieux était d'arriver au plus tôt pour faciliter mon hébergement. Alors que je me disais cela, je vis le chien blanc se frayer un passage à travers les champs, il précédait quelqu'un portant sur son dos un fardeau de feuilles de sorgho.

J'ai traîné plus de vingt ans au village et je sais, bien sûr, que ces feuilles sont le meilleur fourrage pour le bétail, je sais aussi que les couper, une fois les grains mis à sécher, n'a guère d'incidence sur le rendement de la plante. À voir de loin ce ballot de feuilles avancer en trébuchant, j'avais le cœur lourd. Je savais ce que représentait le fait d'entrer en pleine canicule dans les champs touffus de sorgho pour y couper des feuilles, d'avoir le corps en sueur et la poitrine oppressée, et, pire que tout, de sentir sur la peau dégoulinant de sueur le frottement du fin duvet des feuilles. Je poussai un soupir de soulagement à ma propre adresse. Je distinguai peu à peu la personne qui avançait, courbée sous son fardeau. Veste bleue, pantalon noir, les pieds noirs de crasse dans des chaussures en caoutchouc jaunes ; sans ces cheveux lâchés, je n'aurais pas trop pu deviner qu'il s'agissait

d'une femme, bien qu'elle fût sortie du champ non loin de moi. Sa tête était parallèle au sol, son cou s'étirait en avant. Était-ce pour soulager la douleur ? Elle avait une main sur le dessous du bâton qu'elle portait à l'épaule, l'autre main passée autour du cou empoignait le dessus. La lumière du soleil éclairait les gouttes de sueur qui brillaient sur sa gorge et sur son cuir chevelu. Les feuilles étaient d'un vert clair très frais. Elle se déplaçait pas à pas, elle finit par monter sur le pont. Le tablier avait pratiquement la largeur de son ballot de feuilles, je reculai jusqu'à l'extrémité et m'arrêtai près de la pierre où le chien avait laissé sa marque. Je les regardai traverser, le chien et elle.

J'eus soudain le sentiment qu'entre eux deux existait un fil invisible, le chien avançait d'une démarche saccadée, si bien que le fil était tendu ou relâché tour à tour. Arrivé devant moi, il me lança de nouveau un coup d'œil, dans son regard vague de chien, les sous-entendus sibyllins, en un instant, furent tout ce qu'il y a de plus explicite, ses deux pattes noires déchirèrent subitement le voile de brume qui enveloppait mon esprit, je pensai aussitôt à elle. La tête inclinée très bas, elle passa à côté de moi ; sa respiration haletante et l'odeur aigrelette, agressive, de sa transpiration s'ancrèrent à jamais dans mes perceptions. Elle lâcha d'un coup son lourd fardeau, s'étira lentement. L'énorme ballot de feuilles était derrière elle, arrivant presque à hauteur de poitrine. Je vis qu'il était nettement enfoncé là où les feuilles avaient été en contact avec son corps, celles où la pression avait été plus forte étaient tout humides, froissées, gâtées. Je savais que les zones incriminées

devaient être à présent bien détendues. Debout à la tête du pont, nimbée de vapeur d'eau rafraîchissante, caressée par le vent venant des champs, elle devait se sentir délassée, satisfaite, autant de facteurs constitutifs du bonheur et que j'avais pu éprouver pendant toutes ces années.

Après s'être redressée, elle parut un moment privée de perception. La sueur avait tracé des rigoles sur son visage crasseux de poussière. Sa bouche pleine de vie était grande ouverte, en sortaient de longues expirations. L'arête du nez était aussi gracile qu'une tige de ciboule. Elle avait le teint foncé, des dents d'une blancheur éclatante.

Au pays, les femmes sont belles ; au fil des dynasties, certaines ont été choisies pour aller à la cour impériale. De nos jours, quelques-unes encore sont vedettes de cinéma à la capitale, je les ai vues, elles ont cette allure et ne lui sont pas tellement supérieures. Si elle n'avait pas été ainsi défigurée, elle serait sans doute devenue une grande actrice. Il y a une dizaine d'années, elle était belle comme une fleur, ses yeux brillaient comme deux étoiles.

– Nuan ! l'appelai-je.

Elle me regarda fixement de son œil gauche, le blanc était injecté de sang, cela lui donnait un air méchant.

– Nuan, Petite tante ! l'appelai-je de nouveau, ajoutant ces deux mots pour mieux me faire comprendre.

J'ai vingt-neuf ans, elle est ma cadette de deux ans ; après dix ans d'absence, elle avait beaucoup changé, sans ce handicap laissé par mon imprudence sur la balançoire, je ne l'aurais pas reconnue. Le chien blanc me toisait avec attention lui aussi, tout compte fait, il devait bien avoir

douze ans, on pouvait le classer parmi les vieux chiens. Je n'aurais jamais imaginé qu'il pût encore être en vie, il semblait cependant en très bonne santé. Cette année-là, lors de la fête du Double Cinq – le 5<sup>e</sup> jour du 5<sup>e</sup> mois –, il n'était pas plus gros qu'un ballon de basket, père l'avait rapporté dans ses bras de chez mon oncle maternel qui habitait au chef-lieu du district. À cette époque, cette race de purs chiens blancs était déjà presque éteinte, et il était même difficile de trouver un de ceux qui présentaient quelque petite imperfection et dont on pouvait dire en gros qu'ils s'y rattachaient. L'oncle se faisait de l'argent avec l'élevage de chiens, père avait ramené celui-ci dans ses bras. Il l'avait certainement obtenu grâce à une entourage faite à son parent. Père l'avait rapporté alors que les chiens bâtards inondaient les campagnes, cela avait donné lieu à maintes louanges, certains avaient même proposé de l'acheter pour la forte somme de trente yuans, et ils avaient bien sûr été éconduits poliment. Malgré les conditions de vie à la campagne à ce moment-là, et bien que notre canton nord-est fût un endroit reculé, il y avait tout de même pas mal de petits plaisirs et élever un chien en était un. Pour peu qu'il n'y eût pas de grandes catastrophes naturelles, en général on mangeait à sa faim, aussi la gent canine avait-elle pu proliférer.

J'avais dix-neuf ans cette année-là, Nuan en avait dix-sept, le chien avait quatre mois. Des armées de soldats de l'Armée populaire de libération et des convois de camions militaires étaient arrivés depuis le nord, franchissant

le pont de pierre en un flux continu. Notre lycée avait installé une hutte en nattes à la tête du pont pour offrir du thé aux soldats ; près de l'abri, notre équipe de propagande y allait de ses gongs et de ses tambours, le tout accompagné de danses et de chants. Le pont était très étroit, le premier gros camion, la moitié des roues dans le vide, l'avait franchi avec de grandes précautions. Les roues arrière du second avaient brisé, sous leur poids, une pierre du pont et l'engin était tombé dans la rivière, son contenu, casseroles, bols, calebasses et autres ustensiles en bon nombre, avait été cassé, à la surface flottaient partout des gouttes d'huile. Une foule de soldats avaient sauté dans l'eau, extirpé le chauffeur de sa cabine et l'avaient porté sur la rive, tout ruisselant. Des militaires en blouse blanche l'avaient entouré. L'un avec des gants blancs, un casque à écouteurs à la main, criait. Nuan et moi étions les piliers de l'équipe de propagande, oubliant là chansons et instruments, nous regardions en badauds, sans perdre une miette du spectacle. Étaient alors arrivés des gradés, ils avaient échangé des poignées de main avec oncle Guo le Grêlé, le représentant des paysans pauvres et moyen pauvres de notre école, et aussi avec le responsable Liu du comité révolutionnaire, de l'école également ; ils avaient mis leurs gants et nous avaient adressé un signe de la main. Puis ils étaient restés debout, alignés sur place, à regarder les troupes qui continuaient de traverser la rivière. Oncle Guo m'avait dit de jouer de la flûte, tandis que le responsable Liu avait demandé à Nuan de chanter une chanson.

– Je chante quoi ? avait-elle demandé.

– Chante *Nous vous voyons à nous si liés*<sup>1</sup>.

Et nous de jouer et de chanter. Les soldats, un rang puis un autre, franchissaient le pont, les camions passaient la rivière à gué. (« L'eau était si pure et les fossés couverts de cultures. ») Les têtes des camions soulevaient une écume blanche, les véhicules laissaient derrière eux un courant jaune turpide. (« L'Armée de libération entre dans la montagne, nous aide pour les moissons d'automne. ») Une fois les gros camions passés, deux petites jeeps pataudes étaient descendues à leur tour dans l'eau ; l'une avait traversé comme un bolide, envoyant des gerbes d'écume sur une hauteur de cinq à six mètres, tandis que l'autre avait piqué du nez dans l'eau, elle avait été engloutie avec force wroum wroum bizarres, de la rivière était montée une colonne de fumée bleue. (« Tout en disant des banalités, tant de choses me viennent à l'esprit. »)

– Malheur ! avait dit un gradé.

– Merde, quel couillon ! avait dit un autre.

– Que Wang le roi des singes envoie des gens pour remonter la jeep ! (« Comme nourriture, une marmite de riz, comme combustible, une lampe à huile. »)

Dans l'eau déjà des dizaines de soldats poussaient le véhicule aux pneus dégonflés, ils étaient entrés dans la rivière en uniforme, l'eau ne leur arrivait qu'aux genoux, mais ils étaient mouillés jusqu'à la poitrine, leurs vêtements prenaient une teinte foncée et leur collaient au corps,

1. Chanson en vogue pendant la Révolution culturelle. (*Toutes les notes sont de la traductrice.*)

laissant deviner des jambes ou des fesses maigres ou grosses. (« Vous êtes notre chair, nos êtres les plus chers. ») Les personnes en blouse blanche avaient porté le mécanicien tout dégoulinant d'eau dans une voiture marquée d'une croix rouge. (« Du Parti comment dire la bonté, quand nous vous voyons, toujours à nous vous semblez si liés. ») Les gradés s'étaient retournés, ils semblaient vouloir traverser le pont ; moi, la flûte à la main, Nuan, la bouche grande ouverte, les regardions, ahuris.

L'un d'eux qui portait des lunettes à monture noire nous avait fait un signe de tête et avait dit : Elle chante pas mal et tu joues pas mal toi aussi.

Oncle Guo le Grêlé avait dit à son tour : Ce fut pénible pour vous autres gradés, il joue n'importe comment et elle ouvre la bouche de même, ne vous moquez pas.

Il avait sorti un paquet de cigarettes, l'avait ouvert, et leur en avait proposé avec respect, les chefs avaient refusé poliment. Un camion avec de nombreuses roues stationnait sur la rive opposée, des soldats avaient sauté dedans, ils avaient jeté sur le sol quelques rouleaux de fil de fer grossier ainsi que des bâtons de couleur blanche.

Le chef aux lunettes à monture noire avait dit à un jeune et fringant officier : Capitaine Cai, dites à votre brigade de propagande de leur donner quelques instruments de musique.

La troupe avait traversé la rivière et s'était répartie sur plusieurs villages. Le QG de la division s'était installé dans le nôtre. Ces moments avaient été comme un jour de fête, le village entier était en ébullition. De l'aile de notre



maison avaient été tirés des dizaines de fils téléphoniques dans toutes les directions. Le fringant capitaine Cai, à la tête de musiciens de l'armée, s'était installé chez Nuan. Je me rendais tous les jours chez elle pour m'amuser et j'avais fait plus ample connaissance avec le capitaine.

Ce dernier avait demandé à Nuan de lui chanter quelque chose. C'était un jeune homme de haute stature, aux cheveux permanentés, aux sourcils relevés. Pendant que Nuan chantait, il avait gardé la tête baissée, tirant avec force sur sa cigarette, je voyais ses oreilles remuer doucement. Il avait dit que Nuan avait l'étoffe d'une chanteuse, que c'était vraiment pas mal, qu'il était dommage qu'elle n'eût pas un bon professeur pour la diriger. Il m'avait dit que j'avais moi aussi un avenir prometteur. Il aimait beaucoup notre petit chien blanc aux pattes noires ; quand père l'avait appris, il avait voulu immédiatement lui en faire cadeau, il avait refusé. Le jour du départ des troupes, mon père et celui de Nuan étaient venus le voir ensemble pour le supplier de nous prendre avec lui, Nuan et moi. Le capitaine avait répondu que, dès son retour, il ferait un rapport à son chef et qu'il nous prendrait à la fin de l'année au moment de la conscription. Sur le départ, il m'avait offert une *Méthode de flûte* et à Nuan *Comment interpréter des chants révolutionnaires*.

– Petite tante, dis-je, très embarrassé, tu ne me reconnais donc pas ?

Dans notre village, il y a plusieurs patronymes, des Zhang, des Wang, des Li, des Du, venus de tous les horizons, l'ordre

générationnel s'en trouve quelque peu embrouillé. Ces cas où la tante se mariait au neveu, où le neveu s'enfuyait avec la tante, pour peu que l'âge fût le même, personne n'en riait. J'ai appelé Nuan « Petite tante » depuis ma prime enfance, il n'y avait entre nous aucune relation affective de parenté. Une dizaine d'années auparavant, quand je mélangeais les deux appellations, cela avait pour moi une tout autre saveur. Dix ans après, nous avions pris de l'âge, ce n'était plus la même chose.

– Petite tante, tu ne me reconnais donc pas, comment est-ce possible ?

Ces mots à peine prononcés, je me reprochai ma balourdise. Son visage était depuis longtemps morne, la sueur qui coulait toujours avait plaqué une mèche de cheveux desséchés sur sa joue. La pâleur perçait au travers de son teint foncé. Dans son œil gauche scintillaient des reflets humides. À droite il n'y avait pas d'œil, pas de larmes, dans l'orbite enfoncée poussaient des cils noirs en bataille, j'en eus un coup en plein cœur, je ne pouvais vraiment pas supporter la vue de cet œil énucléé, aussi je détournai consciemment mon regard et le dirigeai vers ses sourcils gracieux et ses cheveux mouillés par la sueur qui brillaient dans la lumière de la mi-journée. Les muscles de sa joue gauche, reliés aux cils et aux sourcils, avaient des petits mouvements convulsifs, ce qui lui donnait une expression sombre, étrange. Tout autre serait resté indifférent, c'était impossible pour moi...

Ce soir-là, il y a une dizaine d'années, j'avais couru jusque chez toi et t'avais dit : Petite tante, les gens sont tous descendus de la balançoire, allez viens, on va s'en donner à cœur joie.

Tu avais répondu : Je m'endors.

Je t'avais rétorqué : Arrête ton cirque ! La fête du manger froid est passée depuis huit jours, demain les troupes vont démonter la balançoire pour récupérer le bois. Ce matin, le préposé a bougonné contre le capitaine parce que les cordes des camions avaient été utilisées pour la balançoire et qu'elles étaient prêtes à se rompre.

Tu avais répondu en bâillant : Bon, allons-y !

Le chien blanc avait atteint la moitié de sa taille adulte, il avait une ossature fine et des muscles longs, il n'était plus aussi adorable que lorsqu'il était petit. Il nous suivait, le clair de lune illuminait son pelage, lui donnait un lustre argenté. La balançoire était installée au bord de l'aire de battage, deux poteaux verticaux, une traverse, deux anneaux en fer, deux grosses cordes, une planche en bois. Elle se dressait silencieuse sous la lune, sinistre, pareille à la porte de l'enfer. Non loin, c'était le fossé de l'aire, s'y étiraient des bosquets de robiniers dont les épines, pointues et dures, étaient chargées de la lumière verdâtre de la lune.

– Je m'assois et tu me pousses, avais-tu dit.

– Je vais te pousser jusqu'au ciel.

– Je prends le chien blanc avec moi.

– Ne va pas te mettre des idées bizarres dans la tête.

Tu avais appelé le chien et avais ajouté : Chien blanc, tu vas pouvoir toi aussi te balancer tout ton content.

Tu tenais la corde d'une main, serrant le chien dans l'autre bras, ce dernier, ainsi contraint, gémissait. Debout sur la planche, je vous avais coincés, le chien et toi, entre mes jambes, et au bout de plusieurs impulsions la balançoire avait obéi à la force d'inertie. Nous montions peu à peu de plus en plus haut, le clair de lune était mouvant comme de l'eau, un vent léger vibrat à nos oreilles, j'avais un peu le vertige. Tu gloussais de rire, le chien gémissait, à la fin nous fûmes au niveau de la barre transversale. Devant mes yeux alternaient les champs et la rivière, les maisons et les tumulus. Le vent frais nous arrivait de face, le vent revenait à la charge.

J'avais baissé la tête pour regarder tes yeux, t'avais demandé : Petite tante, c'est bien ?

– Oui, je suis arrivée au ciel.

La corde avait cassé. J'étais tombé sous le cadre de la balançoire, le chien blanc et toi vous étiez retrouvés dans les bosquets de robiniers, une épine s'était enfoncée dans ton œil droit. Le chien blanc s'était faufilé hors des bosquets, il tournait comme ivre sous le portique, les balancements lui avaient donné le vertige...

– Ces dernières années... ne se sont pas trop mal passées, non ? demandai-je sur un ton hésitant.

Je vis ses épaules retomber, les muscles contractés de ses joues se relâcher d'un coup. Son œil gauche, très développé, peut-être par une compensation physiologique, ou par un travail intense, me lança soudain une flèche de lumière glacée qui me mit très mal à l'aise.



RÉALISATION : IGS-CP À L'ISLE-D'ESPAGNAC (16)  
IMPRESSION : NORMANDIE ROTO IMPRESSION S.A.S. À LONRAI  
DÉPÔT LÉGAL : FÉVRIER 2018. N° 114402 (xxx)  
*Imprimé en France*

